

Le Jeune Orchestre de l'Abbaye joue Mozart et Schubert

La Rochelle, Saintes. JOA : concert Mozart, Schubert. Les 24,25,26 janvier 2015. Messe du couronnement de Mozart et Symphonie n°4 de Schubert. Les jeunes musiciens du JOA Jeune Orchestre de l'Abbaye de Saintes, auxquels se joignent



solistes et choristes interprètent un superbe programme Mozart et Schubert sous la baguette de Laurence Equilbey ; oeuvres de jeunesse et d'un raffinement juvénile éclatant, ambitieux pour Schubert (19 ans), profond, déchirant pour Mozart (qui compose à 23 ans sa sublime Messe du Couronnement). Les 3 concerts sont l'aboutissement d'un travail (stage préalable) réalisé par les jeunes apprentis musiciens, immergés pendant 10 jours dans la compréhension, l'interprétation, l'approfondissement de chaque partition ; il ne s'agit pas seulement de maîtriser le jeu sur cordes en boyaux (entre autres pour les violonistes, altistes, violoncellistes), il surtout exprimer de la plus claire et simple manière, le sens et le caractère du texte musical. Comme pour chaque session proposée par le JOA, les musiciens apprennent leur futur métier, se perfectionnent en janvier, entre classicisme et romantisme ; leur approche sur instruments anciens, selon les techniques et le style le plus adaptés, indique une expérience particulièrement formatrice dont ils savent partager les fruits avec le public. [3 dates événements](#). ([LIRE aussi notre compte rendu du dernier concert du JOA à Paris aux Invalides en novembre 2014 : programme Haydn et Beethoven : la 8ème Symphonie](#) sous la direction d'Alessandro Mocia, premier violon

de l'Orchestre des Champs-Élysées).

La Rochelle, La Coursive
Samedi 24 janvier 2015, 20h30

Saintes, Abbatale
Dimanche 25 janvier 2015, 15h30

La Rochelle, La Coursive
Lundi 26 janvier 2015, 20h30

Wolfgang Amadeus Mozart :
Ouverture de La Flûte enchantée
Messe du Couronnement

Franz Schubert :
Symphonie n°4

Rencontre avec Laurence Equilbey, chef d'orchestre
dimanche 25 janvier / Gallia Théâtre – Cinéma Saintes / 11h
entrée libre

Messe du couronnement de Mozart, 1779



La « Messe du Couronnement de Mozart (KV 317) en [Ut majeur](#) est écrite par Mozart pour quatre solistes, chœur mixte, 2 hautbois, 2 cors, 3 trombones, timbales, cordes et orgue. A 23 ans, Mozart doit honorer la commande passée par l'archevêque

de Salzbourg, l'ignoble Coloredo qui ne mériterait pas d'être cité dans chacune des biographie de Mozart à Salzbourgn tant le jeune compositeur détestait son employeur (qui était aussi celui de son père) et qui prenait soin de lui rappeler son rang inférieur, celui d'un musicien serviteur. On sait avec quel courage et quel tempérament le jeune génie claqua la porte, devenant le premier compositeur libre de l'histoire !

Sur le plan personnel, la période est grave voire dépressive : à Paris où il séjournait avec sa mère, celle ci meurt ; sa liaison avec la belle Aloysia Weber tourne court (il épousera la sœur d'Aloysia, Constance). Janvier 1779, Mozart doit rentrer à Salzbourg : la France ne l'a jamais compris ni apprécié : ses séjours sont tous des échec. Après la Misa brebis (comprenant un superbe solo d'orgue), le jeune Konzertmeister (responsable de la



musique religieuse à la Cour de l'archevêque), Mozart compose donc une nouvelle partition sacrée de grande envergure, recueillant ses expériences récentes. la « Krönungsmesse » est datée du 23 mars 1779 : le couronnement est celui de Marie, divinité protectrice et apaisante, ainsi à l'honneur au moment de sa création, pour la Pâques de 1779. Par la suite, l'oeuvre véritable hymne déchirant en l'honneur de Marie, est jouée à nouveau pour le couronnement de [Léopold II](#), Roi de [Bohême](#) à [Prague](#), le 6 septembre [1791](#), en présence de Mozart ; de

François II de [Bohême](#), en [1792](#), futur [François I^{er} d'Autriche](#). Mozart prend avec lui le manuscrit à [Prague](#). [Haydn](#) toujours très admiratif du style de son cadet, dirige la messe du couronnement pour l'épouse du prince [Esterházy](#), laquelle la connaissait pour l'avoir entendue lors du couronnement de Léopold en 1791.



D'une tendresse affectueuse égale au grand air nostalgique de Rosine, La Comtesse des Noces (qui alors se souvient d'un temps perdu, miraculeux où jeune fille elle croyait encore à l'amour...), l'Agnus Dei, dans la Messe du Couronnement rappelant le « Dove Sono », reste le sommet de la partition sacrée. Tout au long de la Messe, le raffinement de l'orchestration s'apparente à un opéra... sans les costumes et les situations théâtrales. La ferveur, l'intensité, la profondeur et la sincérité de l'écriture de Mozart accomplissent un premier chef d'œuvre sacré qui montre l'étonnante maturité, l'exceptionnelle sensibilité du jeune compositeur pourtant incompris, et souvent dévalorisé à Salzbourg.

Éternel Peau d'Âne de Jacques Demy et Michel Legrand

arte

Arte, Peau d'âne. Mercredi 24 décembre 2014, 20h50. Il est des joyaux inaltérables qui c'est le propre des chefs d'œuvre, malgré leur inscription dans un style bien marqué, continuent de nous fasciner sans faillir. Mais très daté 1970 (année de sa sortie dans le



salles), *Peau d'âne* version Demy et Legrand continuera longtemps de hanter nos souvenirs et de cultiver nos rêves d'enfance. Les robes éblouissantes de Catherine Deneuve en princesse masquée, la musique et les chansons de Michel Legrand (la recette que chante *Peau d'âne* dans sa maisonnette, du cake d'amour), la fée protectrice (sublime et si suave Delphine Seyrig en fée des lilas), tout cela recompose à chaque visionnage, la magie d'un film devenu culte car il fonctionne exactement comme les contes pour enfants : une source inépuisable de magie et de poésie. La beauté atemporelle de Catherine Deneuve rejoint les icônes de l'hyperféminité : troublante, ingénue, et pourtant si déterminée : une battante angélique, la sœur plus forte et aguerrie de Marilyn, et la jumelle des sirènes blondes elles aussi des films de Hitchcock, grand amateur de plantes hypersexuées donc érotiques. C'est un conte cinématographique qui revisite le pouvoir d'enchantement de l'image et de la narration après Jean Cocteau. En offrant un nouveau chef d'œuvre visuel qui renouvelle aussi le genre de la comédie musicale, Jacques Demy dans la conception de *Peau d'âne*, ne rendrait-il pas allusivement hommage au film tout aussi envoûtant pas son climat magique et hypnotique, *La belle et la bête* ?



Comme tous les contes (et ceux de Charles Perrault regorgent de symboles interrogatifs-, le fonds onirique de *Peau d'âne* (au départ un conte pour... adultes) ne manque pas de nous troubler ; il se prête à diverses lectures psychanalytiques : quoi de plus inacceptable en préambule qu'un père désireux d'épouser sa propre fille ; la jeune victime

a plus de bon sens que tout un chacun et s'enfuit à juste titre pour vivre sa propre vie loin de ce père abusif et possessif : revêtue de la peau d'âne qui efface sa naissance noble, Peau d'âne peut enfin être libre et découvrir le monde, surtout la société des hommes dont voici une critique acerbe et mordante. Saluons Arte de cultiver ses joujoux et de nous les réserver pour le réveillon le plus attendu de l'année... On ne se lasse pas de voir et écouter Peau d'âne. Etrange qu'aucun compositeur n'ait souhaité l'adapter en opéra : ce serait à n'en pas douter... un carton.



Arte, mercredi 24 décembre 2014, 20h50. Peau d'âne le film (Jacques Demy, 1970). Musique de Michel Legrand. Avec Catherine Deneuve, Jean Marais, Jacques Perrin, Micheline Presle, Delphine Seyrig et Fernand Ledoux). Diffusion de la version restaurée. Durée : 1h25mn.

Concert, annonce. Isabelle Druet au Pays où se fait la guerre

Poitiers, TAP. Le 14 décembre 2014, 17h.

Au Pays où se fait la guerre... Saintes, Venise... les escales de ce programme hors normes sont déjà prometteuses mais pas uniques puisque le concert est l'objet d'une tournée en 2015. Privilégiant les compositeurs « romantiques français », le choix des partitions évoque surtout le destin d'un soldat de la grande guerre (1914-1918), centenaire oblige, à travers des témoignages directs ou par le regard de ses proches ou de sa famille. En vérité le prétexte martial et sanglant, intéresse aussi d'autres conflits et d'autres époques que le premier conflit mondial, remontant le curseur chronologique jusqu'aux événements de 1870... Voici assurément le meilleur spectacle spécialement écrit pour célébrer la Grande Guerre.

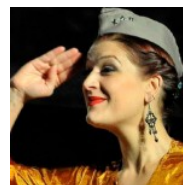


Ainsi de Jacques Offenbach à Nadia Boulanger, de très nombreux styles et auteurs sont sollicités : Cécile Chaminade, Benjamin Godard (sublime mélodies intitulée Les Larmes), Henri Duparc, Claude Debussy ou le désormais inévitable Théodore

Dubois, académique audacieux que le Palazzetto Bru Zane à Venise a été bien inspiré de ressusciter récemment. Pourtant pas de référence à Albéric Magnard, auteur majeur qui a péri

sous les armes (Tours en a fait heureusement un auteur favori régulièrement joué : Bérénice, Hymne à la justice)... Les quatre séquences du programme : le départ, au front, la mort, en paradis, évoquent le chemin de croix du guerrier par un chant instrumental préalable, celui de la formation requise : quatuor avec piano (Bonis, Fauré deux fois, enfin Hahn). Grande Duchesse de Gérolstein ou veuve d'un colonel (La vie parisienne), la mezzo Isabelle Druet endosse avec une verve mûre, les facettes de ses personnages; celle qui fut à Versailles, une Clorinde tragique et tendre chez Campra, retrouve dans ce programme romantico-moderne, les accents pudiques de l'hommage aux victimes sacrifiées sur les champs de bataille. Le titre du concert emprunte à la mélodie de Duparc « Au pays où se fait la guerre », sublime prière intérieure dont l'intensité égale la profondeur. Une traversée dans des paysages sombres mais dignes à laquelle les instrumentistes du Quatuor Giardini apportent des contours tout aussi suggestifs et recueillis.

[Poitiers, TAP. Dimanche 14 décembre 2014, 17h. « Au pays où se fait la guerre ». Durée approximative : 1h15 \(hors entracte\). LIRE notre présentation complète du concert » Au pays où se fait la guerre » avec Isablle Druet, mezzo au TAP de Poitiers](#)



Au pays où se fait la guerre. Après [Poitiers le 14 décembre 2014](#), les autres dates de la tournée 2015 : 20 janvier à Aix-en-Provence, 22 janvier à Entraigues-sur-la-Sorgue, 25 janvier à Arles et 5 février à Périgueux.

Gala des adieux de Nicolas Leriche

arte Arte. Soirée Nicolas Leriche, lundi 29

décembre 2014, 22h30. Le danseur étoile Nicolas Leriche a régné 34 ans sur la scène de l'Opéra de Paris dans les ballets classiques et les créations : il est rentré dans le Ballet de l'Opéra de Paris à 9 ans, et a suivi chacun des jalons du parcours « ordinaire » d'une



danseur promis au sommet... Voici la soirée du 9 juillet 2014 (filmée au Palais Garnier), celle de ses adieux, à 42 ans : la fin de son contrat étant arrivée. Félinité agile, sensualité souple et sauvage à la fois, et précision technicienne font de lui l'un des très grands danseurs du Ballet parisien. Son duo avec en particulier l'Etoile Sylvie Guillem demeure mémorable. Leriche laisse un profil viril et conquérant, nerveux et dynamique, un vrai tempérament artistique au service des rôles abordés et des ballets choisis.

Pendant cette soirée de gala, Nicolas Leriche rend hommage à tous ceux qui l'ont repéré (Noureev qui l'a nommé « étoile »), fait travailler (Roland Petit et Béjart), ... ainsi il danse pour sa soirée, les ballets qui l'ont façonné, dévoilé peu à peu en un regard rétrospectif : Les Forains, Le Jeune homme et la mort, Raymonda, L'après midi d'un faune, Appartement (Mats Ek),... autant de chorégraphies diverses et contrastées qui ont confirmé et enrichi pas à pas le talent multiple d'un danseur qui fut un travailleur sans limites. Sa chorégraphie récente

Caligula a montré une nouvelle orientation dans sa carrière, celle du maître de ballet. Le danseur a même convié pour son gala, un artiste chanteur de sa génération, Mathieu Chedid pour lequel il avait dansé dans le métro au moment de la parution de son album de disque « Îl ».



Chorégraphie, transmission, pédagogie... les nouveaux champs d'activité du danseur sont aujourd'hui nombreux. Comment réussir sa reconversion sans perdre son identité ? C'est à peu près le défi de Nicolas

Leriche à l'aube d'une seconde vie. Après avoir occupé le devant de la scène comme Etoile, unanimement applaudie, Nicolas Leriche partage avec les techniciens, l'univers plus obscur des coulisses, comme pédagogue et comme chorégraphe. **Nicolas Leriche n'oublie pas les créations pour autant** (après *Darkness is hiding black horses* de Saburo Teshigarawa, il y aura bientôt *Solaris*, nouvelle création annoncée). Désirant piloter sa propre compagnie, Leriche entend produire de nouveaux ballets, esquisser de nouveaux horizons tout en se nourrissant de son expérience exceptionnelle au sein du Ballet parisien.

Pour cette soirée d'adieux, Nicolas Leriche a proposé en hommages subtilement exprimés, un spectacle original et personnel qui synthétise sa propre vision de la danse, n'hésitant pas à réaliser une danse improvisée sur la chanson live de Mathieu Chedid. Humble serviteur de son art, plutôt que gloire célébrée prenant sa retraite, le jeune homme danseur réalise un sans fautes avec la simplicité et la poésie qu'on lui connaît.

Extrait du poème hommage écrit et lu par Guillaume Gallienne, invité par Nicolas Leriche, lors de cette soirée événement :

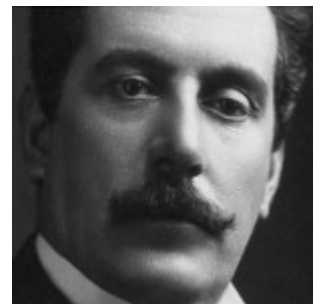
... « Avez-vous remarquez la finesse des doigts?

Et sa délicatesse alternée quelque fois,
Par une unique rage , une sauvagerie
Terrible? Puis d'un coup, avec espièglerie,
Il s'adoucit. Soudain, nous voyons cet enfant
Qu'il est souvent encore à quarante deux ans.
Il bondit comme un tigre et vole comme un ange,
Il atterrit en chat et telle une mésange,
Virevolte aussitôt sans même se soucier
De savoir si nous autres avons pu respirer.
J'ai vécu grâce à lui mes plus longues apnées,
Et n'oublierais jamais ces acmés insensées
Que dans tous ces ballets il a su nous donner.
Mais ce n'est pas fini, tout ça va continuer...
Ce n'sont pas des adieux, non, ce n'est qu'un passage.
Ton génie Nicolas est plus grand que ton âge,
Et puisque cet endroit te déclare trop vieux,
Pour continuer ici tes grands sauts périlleux,
Eh bien tu les feras ailleurs, sur d'autres scènes.
Tu auras pour créer le soutien des mécènes
Ou celui de l'Etat, ce serait pas mal ça...
Que tu puisses transmettre. Enfin, c'est pas tout ça
Mais j'entends en coulisses un cheval qui trépigne,
Et n'ayant pu trouvé de belle rime en igne,
Avant que ce canasson me dise allez oust,
Je m'en vais pour conclure citer Marcel Proust.
Il dit, pour définir un autre immense artiste,
Ce qu'à mon tour je puis dire de ce soliste,
Qui est mon ami. En toute simplicité,
Il l'appelle Novateur à perpétuité. »
(Guillaume Gallienne)

Arte. Soirée Nicolas Leriche, lundi 29 décembre 2014, 22h30.
Gala d'adieu du danseur étoile (juillet 2014).

**Compte rendu, opéra. Paris.
Opéra Bastille, le 30
novembre 2014. Giacomo
Puccini : La Bohème. Ana
Maria Martinez, Piotr
Beczala, Mariangela Sicilia,
Tassis Christoyannis...
Orchestre et chœurs de
l'opéra. Sir Mark Elder,
direction. Jonathan Miller,
mise en scène.**

La Bohème revient à l'Opéra de Paris pour cette fin d'automne et pour Noël ! La production nostalgique et classique de Jonathan Miller datant de 1995 est reprise avec deux distributions de chanteurs. L'histoire adaptée des « Scènes de la vie de Bohème » de Henri Mürger (1849) présente des tableaux où s'illustrent les aventures et mésaventures des bohèmes du Paris des années 1830. Elle est racontée musicalement par les Chœurs et l'Orchestre de l'Opéra National de Paris, sous la direction musicale du chef Sir Mark Elder.



Equilibre parfait entre gaîté et tristesse

Giacomo Puccini (1858 – 1924) n'est pas encore totalement abandonné dans l'ébullition violente et créative du vérisme de ses œuvres plus tardives comme *Madama Butterfly*, *La Tosca*, *La Fanciulla del West* quand il crée *La Bohème* en 1896. Il commence la composition en 1893 (il donne lui-même cette précision dans sa polémique avec Leoncavallo, auteur d'une *Bohème* presque contemporaine) et l'œuvre reçoit un accueil favorable sans reproduire pourtant l'enthousiasme déchaîné par *Manon Lescaut*. La critique a été plus partagée, certains y voient la fin de la carrière de Puccini et d'autres y voient le chef-d'œuvre absolu de l'Italien.

Ce soir, la production classique de Jonathan Miller avec la direction so British de Sir Mark Elder, permet de constater davantage qu'il s'agit d'un bijou lyrique de grande originalité (pour son époque, bien évidemment). *La Bohème* captive donc par ce mélange savant, mais surtout sensible, de tristesse et de gaîté, entre réalisme et impressionnisme, avec son lyrisme passionné incontestable et une description méticuleuse des caractères.

La distribution des chanteurs regroupe plusieurs artistes investis, complices. Le quatuor initial des bohèmes dans leur mansarde, au froid, évoque déjà une certaine nostalgie au sourire timide, celle de la vie d'artiste et d'étudiant. Les tubes lyriques dont l'œuvre est riche commencent avec « *Che gelida manina* » chanté par Piotr Beczala dans le rôle de Rodolfo. Il inspire tout de suite frissons et applaudissements qui augmenteront et continueront avec le « *Si, mi chiamano mimi* » de Mimi, interprété par la soprano Ana Maria Martinez. Ils ferment le premier tableau avec le duet d'amour « *O soave fanciulla* », bizarrement un peu moins touchant que les solos précédents.

La Musetta de Mariangela Sicilia est la vedette au deuxième tableau, avec une prestation piquante, très réussie de sa chanson « Quando m'en vo ». Le tableau global est une réussite en vérité, musicale et théâtrale. Les bohèmes se trouvent dans un café du quartier latin où ils s'amuse à être fabuleux. Et fabuleuses sont aussi les prestations ! Quelle verve et quelle sensibilité musicale, quel fantastique travail d'acteur ! Au troisième tableau, le plus sombre, nous avons droit au « Donde lieta usci » de Mimi d'un sentimentalisme à briser les cœurs, continuation naturelle des frissons amorcés. Dans cet acte, Martinez régale l'audience avec une certaine profondeur de caractère qui relève de la tragédie, par sa force et sincérité, mais qui reste indéniablement proche de l'auditeur contemporain : Mimi, dans l'isolement glacial et le froid méchant de l'hiver parisien d'autrefois, retourne seule vers le nid solitaire d'où elle est sortie (sa chambre de bonne) en faisant ses adieux, sans rancune... C'est au quatrième et dernier tableau qu'elle meurt de froid dans la mansarde des bohèmes, dans les bras d'un Piotr Beczala très touchant.

Insistons également sur les performances si sensibles de Tassis Christoyannis (que nous sommes toujours contents de voir et entendre) en Marcello, le peintre, ou encore celles d'Ante Jerkunica et Simone del Savio, respectivement le philosophe et le musicien.

La direction de Sir Mark Elder est souvent pétillante et légère. Si l'orchestration de Puccini paraît souvent disparate et peu sophistiquée, elle est toujours très efficace (et ce malgré des incohérences parfois frappantes!). Dans ce sens, les instrumentistes offrent à l'auditoire une performance touchante, sans excès. Si nous avons trouvé les changements de tableaux d'une longueur presque insupportable, nous gardons le meilleur des souvenirs pour la mise en scène à la fois économe et somptueuse de Miller. Nous invitons tous nos lecteurs à vivre et revivre l'histoire des bohèmes; vous vous laisserez séduire et toucher comme nous par le roman des étudiants et

des artistes amoureux lors d'une soirée extraordinaire. [Encore à l'Opéra Bastille les 2, 4, 6, 9, 11, 13, 15, 18, 21, 23, 26, 28 et 30 décembre 2014 \(deuxième distribution à partir du 15\).](#)

Compte rendu, danse. Paris. Opéra Bastille, le 26 octobre 2014. Rudolf Noureev : Casse-Noisette. Dorothee Gilbert, Mathieu Ganio, caroline Robert, Daniel Stokes... Ballet de l'Opéra de Paris. Tchaïkovsky, compositeur. Orchestre de l'Opéra National de Paris. Kevin Rhodes, direction musicale.

Le ballet des fêtes de fin d'année par excellence, le Casse-Noisette de Petipa/Ivanov et Tchaïkovsky, revient sur la scène de l'Opéra National de Paris dans la version ravissante et complexe de Rudolf Noureev, somptueusement habillée par le costumier et décorateur fétiche de l'ancien Directeur du Ballet de l'Opéra,



Nicholas Geordiadis. La musique non moins somptueuse et profonde de Tchaïkovsky est dirigée et interprétée par le chef Kevin Rhodes et l'Orchestre de l'Opéra, la Maîtrise des Hauts-de-Seine et le chœur d'enfants de l'Opéra. Un spectacle total qui compte avec la participation des nombreux élèves de l'Ecole de danse de l'établissement. Une soirée extraordinaire nous attend.

Dans la chorégraphie de Rudolf Noureev,

Un Casse-Noisette luxueux, pour les grands et les petits

Rudolf Noureev (1938 – 1993), phénomène de la danse au XXe siècle, entreprend à la fin de sa vie de faire rentrer au répertoire parisien les grands ballets classiques qu'il a travaillé en Russie. Nous pouvons aujourd'hui nous délecter de la grandeur de ces ballets grâce à son héritage. Le Casse-Noisette, dernier ballet de Tchaïkovsky et l'un des derniers d'un Petipa vieillissant (il créera encore Raymonda notamment; dans Casse-Noisette la plupart des danses ont été chorégraphiées par Lev Ivanov), représente un sommet de gaîté et de magie dans l'histoire de la danse.

Inspiré du conte d'E.T.A Hoffman « Casse-Noisette et le Roi des rats » l'histoire est un mélange de mélancolie fantastique et enfantine typique des débuts du romantisme allemand avec un aspect psychologique d'une hardiesse parfois troublante. La musique monumentale et bondissante de Tchaïkovsky, à la fois élégante, sauvage, exotique, mystérieuse, romantique, mais aussi néo-classique et pastorale, régénère brillamment les nuances de l'ouvrage original, très connu en Russie. Or, Petipa s'inspire à son tour de l'adaptation du conte par Alexandre Dumas Père, qui insiste sur l'aspect fantastique et scintillant de l'enfance idéalisée. La collaboration s'avère peu évidente, et au final la musique de Tchaïkovsky l'emporte sur la danse.

Noureev, avec les moyens chorégraphiques qui lui sont propres, propose un Casse-Noisette d'une modernité étonnante, trouvant un équilibre entre les deux aspects contrastants du ballet. Il enlève les excès édulcorés de l'histoire (mais pas toujours de la danse), qu'il transforme en composants narratifs aidant à illustrer l'histoire qu'il veut raconter. Le conte par trop connu d'un soir de Noël, où Clara/Marie reçoit en cadeau un casse-noisette, qu'elle rencontre ensuite en rêve avec d'autres jouets qui s'animent et qui se battent contre des rats vilains, pour triompher finalement, et où les rêves deviennent réalité ; le canevas se transforme et change de ton dans l'optique de Noureev. Il se soucie de libérer la trame des sucreries tout en gardant un aspect fantastique théâtral visuellement pétillant. Ici, la frontière est floue entre rêve et réalité, et les deux relèvent parfois du cauchemar, explorant les peurs de la jeune fille qui devient femme. Nous trouvons donc une petite Clara, superbement interprétée par l'Etoile Dorothee Gilbert, qui arrive pour la première fois à s'exprimer sur scène au-delà des limites unidimensionnels du livret de Petipa. Noureev préserve les danses iconiques de la Fée Dragée, personnage en l'occurrence supprimé. Un bonheur d'expression, de rigueur, d'émancipation aussi pour toute danseuse !

De même Drosselmeyer, l'oncle qui offre le casse-noisette à Clara, est aussi le Casse-Noisette lui-même qui devient Prince dans le rêve (le fantasme?) de la jeune femme. Mathieu Ganio, Etoile, assure le rôle qui lui va très bien, comme tous les rôles de Prince. Il a une élégance et une allure tout à fait romantique à laquelle le public ne peut jamais rester insensible. Avec Gilbert, il forme un couple à la beauté plastique et à la virtuosité indéniable. Parfois très touchants, même si en quelques moments fugaces ils ne paraissent pas très stables.

Le premier acte est le plus narratif, et nous avons le tendre plaisir de voir sur scène toute une quantité d'élèves de

l'école de danse de l'opéra ! Ils sont les enfants qui jouent et dansent autour du sapin de Noël, mais ils sont aussi des soldats de plomb et des rats méchants qui se battent !!! Pour ceux qui critiquent Noureev d'avoir fait du ballet pour enfants, un spectacle trop adulte, voici la preuve de l'humour exaltant et bon enfant du russe, sa chorégraphie pour ces enfants si joliment déguisés est un joyau d'action mignonne et drôle ! Mais les talents du chorégraphe et de la compagnie s'expriment partout dans les deux actes, le premier se terminant par un passage d'ensemble au Royaume des flocons de neige ensorcelant, inoubliable. Et au deuxième ? Nous avons droit aux danses de caractère si célèbres, dansées avec beaucoup de panache, notamment le trio de Cyril Mitilian, Simon Valastro et Adrien Couvez dans la danse chinoise impressionnante ; surtout l'archi-célèbre valse des fleurs, dans cette version une élégante valse dorée avec l'opulence aristocratique de l'époque de Marie-Antoinette.

Finalement félicitons également la prestation des musiciens. L'Orchestre de l'Opéra de Paris sous la baguette de Rhodes a ce soir, une certaine légèreté qui s'accorde très bien aux scènes comiques. En l'occurrence, lors de scènes plus ambiguës ou délicates, cette légèreté aide le public à ne pas trop se perdre dans les ombres psychanalytiques et psychologiques de la lecture de Noureev. Ainsi, le spectacle est l'occasion de vivre les bonheurs et surtout la grandeur totale de l'illustre maison. Tout est parfaitement soigné, les équipes faisant preuve d'une complicité non seulement évidente mais, devant l'envergure de l'événement, nécessaire. La danse classique la plus virtuose avec les meilleurs danseurs d'aujourd'hui (et de demain!), un cadeau inoubliable de Noël pour les petits et pour les grands. Un délicieux gâteau de fêtes de fin d'année à consommer sans modération ! [A l'Opéra Bastille les 29 novembre et les 1er, 3, 5, 7, 8, 10, 12, 16, 17, 19, 20, 22, 24, 25, 27, 29 décembre 2014.](#)

Rameau 2014. Quel bilan discographique ?



CD. Rameau 2014. Quel bilan discographique ? L'année Rameau, pour le 250ème anniversaire de la mort du génie dijonnais, s'achève. Les concerts et opéras à l'affiche ont été diversement accueillis, plus ou moins convaincants, mais d'une

indiscutable éloquence quant à l'inventivité et au génie du Rameau réformateur. Le compositeur mort en 1764 aura bien fait évoluer l'art musical français du XVIIIème, sous le règne de Louis XV et à l'époque des Lumières, malgré l'esthétique aimable, décorative ambiante instillé par La Pompadour. **Qu'en est-il des réalisations discographiques édités pour l'année des 250 ans ?** Certaines majors ont réédité les perles de leur catalogue (ainsi Erato, voir chapitre coffrets... ; d'autres sont restées étrangement muettes (Decca, Archiv, Deutsche Grammophon) ; ou ont confirmé une approche résolument neuve, dépoussiérée voire excessive (Teodor Currentzis pour Sony classical... mais l'audace ne suscite-t-elle pas le renouvellement de l'interprétation?... C'est surtout de la part des petits labels privés et indépendants que la surprise a jailli, – plus audacieux et défricheurs que jamais, révélant des œuvres oubliées ou confirmant des gestes nouveaux, ceux des nouveaux champions raméliens, inspirés par une ardeur inédite d'une élégance prometteuse (Bruno Procopio, Benoît Babel, Alexis Kossenko...). Voici nos coups de coeur par ordre décroissant d'importance...

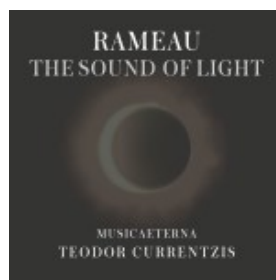
Tout Rameau 2014

en 10 cd et 2 coffrets majeurs

Le Rameau le plus impétueux, le plus troublant : Teodor Currentzis

[CD. Rameau : the sound of light \(Currentzis, 2012\).](#) **The sound of light...** Lumineux et même solarisé (serait-ce une référence indirecte à son appartenance à une loge comme à ses nombreux ouvrages pénétrés de symboles et rituels maçonniques : de Zaïs à Zoroastre...?).

Frénétique, motorique, surexpressive... la lecture de Teodor Currentzis, jeune chef athénien formé dans la classe d'Illya Musin à Saint-Petersbourg (à 22 ans) qui est passé par l'Opéra de Novossibirsk puis actuellement Perm, – où il est directeur artistique,...



Le mieux concertant : Benoît Babel et Zaïs

CD. Rameau, Handel : Concertos pour orgue, Pièces pour clavecin... (Zaïs, Paul Goussot, Paraty, 2013).

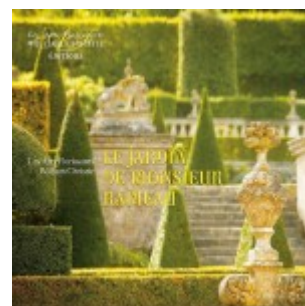
Attention, programme remarquablement audacieux. Et sur le plan interprétatif : quelle fulgurance dans un jeu à la fois noble, généreux et aussi percutant voire d'une mordante énergie ! Sans réserve, voici le cd que nous attendions pour l'année Rameau 2014 : d'une plénitude enthousiasmante et par le choix de son programme, dans les œuvres retenues et transcrites, l'expression la plus sincère et la plus directe de cette furie musicale, doublée d'élégance propre au génie ramélien : l'affinité des interprètes (instrumentistes de l'ensemble Zaïs et organiste)...



Le plus sensuel, le mieux articulé : William Christie l'enchanteur

CD. Le Jardin de Monsieur Rameau (William Christie, le Jardin des Voix 2013).

A chacune de ses éditions, l'académie de jeunes chanteurs des Arts Florissants, le Jardin des Voix fait le pari de l'engagement artistique et de la complicité humaine, vertus collégiales partagées par tous les participants, professionnels et jeunes apprentis. Le miracle d'une telle aventure humaine et musicale se réalise pleinement dans chacun des programmes et peut-être d'une façon souvent inouïe pour cette promotion 2013 (la 6ème du genre) où les 6 nouveaux élus (la parité y est préservée : 3 chanteuses, 3 chanteurs), portés par l'exigence de grâce et...



**Bruno Procopio, chef décapant et raffiné.
Orchestralement impeccable et sur instruments modernes !**

Rameau in Caracas, Soloists of Simón Bolívar Symphony Orchestra of Venezuela (Bruno Procopio, direction, 1 cd Paraty). Programme festif et exaltant en prélude à l'année Rameau (2014), qui marque le 250ème anniversaire de la mort du compositeur. Rameau in Caracas Soloists of the Simón Bolívar Symphony Orchestra of Venezuela conducted by Bruno Procopio Jouer Rameau à Caracas – Les Soloists of Simón Bolívar Symphony Orchestra of Venezuela, invitent Bruno Procopio à diriger un programme totalement dédié à Jean-Philippe Rameau. C'est pour les musiciens vénézuéliens, une découverte exceptionnelle : celle du baroque français, première incursion dans la musique française du XVIIIème siècle. Bruno Procopio commente : J'ai surtout voulu susciter la curiosité des musiciens de l'Orchestre pour une...

Le mieux chambriste : Bruno Procopio, clavecin

Rameau: Pièces de clavecin en concert (Bruno Procopio, clavecin... label Paraty). Avec ses Pièces pour clavecin en concert, Rameau offre un aboutissement inégalé dans l'art de la musique de chambre mais selon son goût, c'est à dire avec impertinence et nouveauté: jamais avant lui, le clavecin, instrument polyphonique et d'accompagnement n'avait osé revendiquer son autonomie expressive de la sorte. Publié en 1741, voici bien le sommet du chambrisme français sous la règne de Louis XV:



alors que Bach se concentre sur le seul tissu polyphonique, Rameau fait éclater la palette sonore du clavier central, qui de pilier confiné devient soliste...

Les plus poétiques : Alexis Kossenko et Sabine Devieilhe...

CD. Rameau : le grand théâtre de l'Amour.

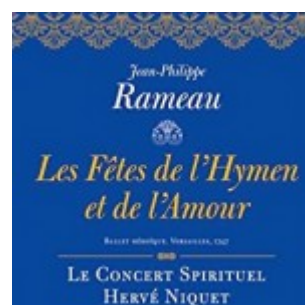
Sabine Devieilhe. Le sentiment de notre rédacteur Benjamin Ballif suscite l'unanimité de la rédaction de classiquenews : le nouvel album des Ambassadeurs, complices du premier récital lyrique de la jeune diva française Sabine Devieilhe émerveille. La chanteuse était sacrée "révélation lyrique" aux dernières Victoires de la musique 2013. Voici un Rameau inventif et audacieux, expressif et intelligent qui convainc absolument. Il est d'autant plus pertinent qu'il met en avant cette sensualité raffinée propre au XVIII^e français et qui fait aussi de Rameau, à côté du scientifique et du...



Le plus défricheur : une partition méconnue dévoilée

CD. Rameau : Les fêtes de l'Hymen et de l'Amour (Niquet, février 2014, 2 cd Glossa).

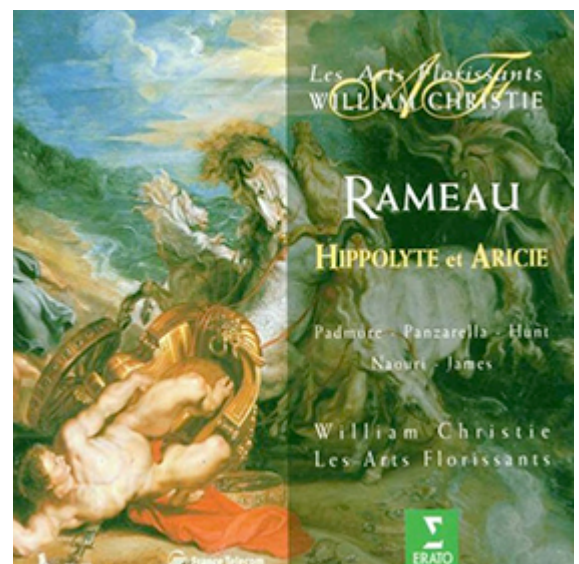
A l'époque où La Pompadour enchante et captive le cœur d'un Louis XV dépressif, grâce à ses divertissements toujours renouvelés, Rameau et son librettiste favori Cahuzac imaginent de nouvelles formes lyrique



et théâtrales. Quoiqu'on en dise, les deux compères forment l'un des duos créateurs les plus inventifs de l'heure, ce plein milieu XVIII^e, encore rocaille et rococo qui pourtant par sa nostalgie et ses aspirations à l'harmonie arcadienne préfigure déjà en bien des points, l'idéal pacificateur et lumineux des Lumières. Au contact de Cahuzac,...

3 opéras de référence par William Christie

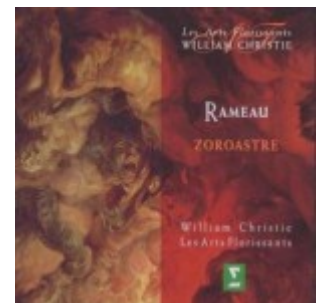
CD. Rameau : Hippolyte et Aricie (Christie, 1996). Dès 1996, William Christie et ses Arts Florissants, portés par une expérience collective de près de 17 ans, inaugure avec cette gravure historique devenue légendaire, un cycle Rameau particulièrement saisissant. Autant Zoroastre par son sujet et le profil des protagonistes évoque le choc des forces du Bien et du mal en un opéra véritablement spectaculaire, autant Les Boréades réactivent sous le prétexte du sujet du Dieu du vent du nord (Borée), le fantastique des phénomènes naturels (tempêtes multiples), ... autant Hippolyte,



premier grand ouvrage du Dijonais, sorte de déclaration de tout ce qu'il va réaliser par la suite (1733) est un ouvrage où perce la solitude des " grands " (Phèdre et Thésée), Rameau y analyse comme un texte de Corneille et surtout de Racine (le théâtre parlé grande référence des génies lyriques) l'impuissance trouble des âmes saisies dans leur éloquente solitude et leur conscience terrifiée : le couple royal implose en plein vol et la musique dans le chant de l'orchestre nous dit tout de leur errance et de leur course au vide. Ici la fosse exprime les vertiges infernaux, Hippolyte également (voir ici tout l'acte II : Thésée aux Enfers, à la recherche de son ami Pirithoüs) mais Rameau peint aussi à travers les amours d'Hippolyte et Aricie, le formidable printemps d'un l'amour juvénile le plus tendre jamais peint de cette façon (depuis Lully) sur une scène lyrique...

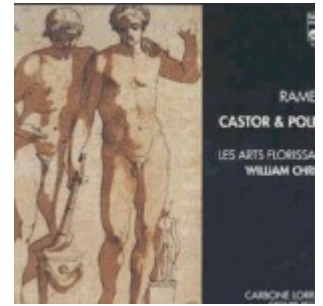
CD. Rameau : Zoroastre (Christie, 2001).

En ces temps de célébration Rameau (2014 marque le 250ème anniversaire de sa mort en 1764), où les grands projets lyriques se font rares – aucune grande tragédie lyrique du Dijonais n'est à l'affiche ni l'Opéra de Paris, héritière de l'institution pour laquelle le compositeur a écrit tous ses opéras (Académie royale de musique), ni même à l'Opéra de Dijon (qui ne manque pas de moyens pour célébrer son plus grand génie musical et patrimonial), le disque remplit opportunément notre soif et comble d'une certaine façon notre attente. D'autant qu'avec la renaissance du...



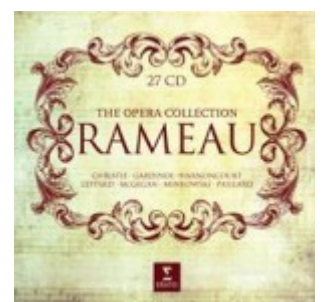
CD. Rameau : Castor et Pollux (Christie, 1992).

La deuxième tragédie lyrique de Rameau célèbre l'amour fraternel et viril. La réalisation de William Christie est liée à cet accord exemplaire (légendaire) entre un plateau de solistes quasi idéal (Daneman, Shirer, Padmore...), un chœur palpitant (sauf les sopranos pour le tableau d'Hébé), des instrumentistes conteurs, inventifs, nuancés. La direction du chef est exactement emblématique de sa sensibilité comme ramélien de premier plan : aiguë sans être cassante ni raide, précise et mordante, d'une fluidité hautement dramatique, capable d'une tendre et poétique sincérité. La plasticité de la déclamation lyrique française, engagée,...



Coffrets événements

CD. Coffret Rameau 2014 (27 cd ERATO). Nul ce coffret événement pour l'année Rameau 2014 récapitule 40 ans d'interprétation ramélienne : comme souvent, les approches les plus pertinentes sont extrahexagonales, voire anglo-saxonnes... Paillard et Harnoncourt, puis McGegan et Gardiner, surtout William Christie



qui réinvente Rameau en lui restituant sa poétique symphonique singulière... voilà autant d'interprètes majeurs qui font de la réédition anniversaire élaborée par Erato pour l'année Rameau 2014 et en 27 cd, une somme événement. Evidemment CLIC de classiquenews. Le coffret prend valeur d'odyssée discographique dévoilant les jalons marquants de l'interprétation ramellienne depuis 40 ans – c'est dire son...

CD. Grands Motets français. Desmaret, Campra, Rameau, Mondonville. Les Arts Florissants. William Christie (4 cd ERATO, 1994-2002).

Le coffret Erato tombe à pic : fleuron de l'année Rameau 2014, récapitulatif d'un legs discographique majeur, et tout autant, focus remarquablement persuasif sur un pan entier de notre répertoire musical qui était bien oublié jusqu'au début des années 1990... jusqu'à ce que William Christie ne s'en empare en défricheur visionnaire et si justement inspiré : le fondateur et directeur musical des Arts Florissants révèle l'humanité et la splendeur des Grands Motets français. Il en dévoile même l'exceptionnelle fortune après les Lully et Lalande qui au...



à venir ...

La moisson continue en 2015. En liaison avec l'activité du Centre de musique Baroque de Versailles grand coordinateur de l'année Rameau 2014 en France et dans le monde, deux nouveautés absolues sont annoncées en 2015, désormais à suivre : **Les Fêtes de Polymnie** et **Le temple de la Gloire**, qui fut

entre autres révélations, un temps fort de la programmation Rameau au Château de Versailles, pendant cet automne 2014...

CD, coffret. Karajan 1980s. 78 cd Deutsche Grammophon



CD, coffret. Karajan 1980s. 78 cd Deutsche Grammophon. Né en 1908, Karajan vit dans les années 1980, sa dernière décennie : il meurt en 1989. En un coffret remarquablement édité (même si le livret d'accompagnement ne comporte pas de textes en français : seulement en anglais, allemand et japonais), **Deutsche Grammophon publie l'intégrale des enregistrements symphoniques du Karajan des années 1980, soit l'héritage du dernier Karajan : un cycle qui vaut testament musical, esthétique.** C'est l'époque où en 1980, Karajan célèbre ses 25 ans d'activité comme chef principal (à vie) du Berliner Philharmoniker. (de fait sauf contreindication, tous les enregistrements ici réunis ont été produits avec les instrumentistes berlinois... A l'heure où l'industrie du disque vit un nouvel âge d'or grâce au compact disc, (après les années 1960 et l'apogée du vinyle), Karajan fonde sa propre société de production liée à l'image (Telemondial créé en 1982, dont le modèle économique s'appuie essentiellement sur l'avènement du nouveau support laserdisc). Le coffret édité par Deutsche Grammophon réédite les meilleures réalisations du chef le plus médiatisé de l'histoire du disque : non pas ses opéras (un autre coffret ?) mais ses enregistrements comme



chef symphonique et concertant : un interprète de premier plan. Avec Karajan, le son et l'interprétation fusionnent ; les moyens technologiques et l'esthétique sonore rejoignent l'esprit même des partitions choisies. La présentation des archives suit la chronologie des enregistrements : soit de 1980 (avec Eine Alpensinfonie de Richard Strauss, préambule déjà impressionnant) jusqu'en avril 1989 où le maestro enregistre alors le 7ème Symphonie de Bruckner... avec les instrumentistes du Wiener Philharmoniker, l'autre orchestre avec lequel, la brouille et les tensions berlinoises s'accroissant, Karajan retrouvera une certaine fraîcheur créative...



Le mélomane comme le connaisseur retrouvent les auteurs les mieux servis par le chef autrichien : au registre des symphonies, véritables piliers du répertoire Karajanesque, les » 3 B « : **Beethoven, Brahms, Bruckner** ; chaque compositeur y bénéficie de son intégrale (sauf Bruckner), avec ce souci désormais emblématique de la manière Karajan, une absolue

lisibilité analytique doublé d'une force motorique allante, carrée, irrésistible. Le tout avec ce son à la fois plein, riche, entier, d'un hédonisme hyperraffiné. Ce que les ingénieurs du son ont réalisé relève d'une absolue perfection, tous totalement inféodés aux volontés du chef demiurge, absolu directeur du son et du plateau. Souverain en son univers poétique : la plupart des lectures ici réalisées s'apparentent pour la plupart à de nouvelles relectures qui prenant en compte, et de façon très intelligente, toutes les possibilités des dernières avancées technologiques de l'enregistrement audio, prennent valeur indiscutablement de testament artistique.

S'agissant de Beethoven, Karajan enregistre l'intégralité du corpus symphonique d'une seule traite, concluant sur le chapitre du Romantique, son cycle avec l'admirable *Missa Solemnis* de 1985 avec un plateau de rêve : Lella Cuberli, Trudliese Schmidt, Vinson Cole, José Van Dam... Les Symphonies suivent un planning assez continu : 5 et 6 en novembre 1982 ouvrent le bal puis les 4 et 7 (décembre 1983), la 9ème en septembre 1983 (Janet Perry, Agnès Baltsa, Vinson Cole, José Van Dam), 1 et 2 (1984), enfin 3 et 8 (1984-1985) ; c'est l'un des cycles avec le Berliner Philharmoniker parmi ceux les plus cohérents. **Au rayon Brahms** : le cycle commence en 1981 avec le Concerto pour violon avec Anne-Sophie Mutter ; le double concerto (violon / violoncelle avec la même Mutter et Antonio Meneses) en février 1983 ; suivent les quatre symphonies : la 2 d'abord (juin 1986) ; la 1ère (janvier 1987) ; les 3ème et 4ème (octobre 1988) ; **le cas de Bruckner**, compositeur viennois par excellence, est abordé en un cycle de 5 volets (l'intégrale ne fut pas réalisée malheureusement), avec les deux orchestres (1,2,3 pour le Berliner ; les 7 et 8 avec les Viennois) : notons que les Wiener Philharmoniker (cuivres exceptionnels et onctuosité plus souriante, plus chaudement colorée qu'avec le Berliner) sont davantage convaincants : avec le Berliner, la 3ème (septembre 1980) puis la 2ème (décembre 1980 / janvier 1981) ; la 1ère avec le Berliner toujours en janvier 1981 ; enfin avec les instrumentistes du Wiener Philharmoniker la 8ème (novembre 1988) et la dernière Brucknérienne enregistrée, 7ème, ultime offrande testamentaire (avril 1989).

Occupant une place à part, s'affirme surtout Haydn dont Karajan enregistre les Symphonies majeures avec un soin méticuleux, c'est la source vitale, celle du viennois indémodable, qui permet au Berliner Symphoniker de trouver / cultiver une sonorité construite, claire, équilibrée, chambriste : première moisson en 1980 (Symphonies n°82-87) puis 1981-1982 (93-103). Ici Mozart comme Schumann (et l'unique Symphonie n°4, live de mai 1987 avec le Wiener

Phil.), fait figure de parent pauvre (Symphonies n°29 et 39 avec le Berliner en février et septembre 1987).

Karajan : la dernière décennie 1980-1989



Grand symphoniste du XX^e, **Gustav Mahler** ne paraît que dans la sublime certes, 9^{ème} Symphonie (live berlinois de septembre 1982 dans le cadre du festival Berliner Festwochen où brille en plus d'une lecture analytique, le précision détaillé de l'enregistrement : le dernier mouvement en son aspiration

brumeuse infiniment tendre est à pleurer. S'y discerne l'intériorité du maestro qui dirigeait les yeux fermés... obligeant son orchestre à une introspection inédite alors, et suscitant chez le public, une expérience d'ordre spirituelle. Ce que Abbado après lui renouvellera évidemment avec la justesse et la profondeur que l'on sait...) ; et son grand rival **Richard Strauss** est copieusement servi a contrario : Karajan, narrateur hors pair, nage en eau propice et quasi natale chez un Strauss génie de la flamboyance symphonique (soit 6 programmes ainsi repris à la fin de la carrière : *Eine Alpensinfonie*, *Une Symphonie Alpestre* de 1980 ; les *Métamorphoses* et *Mort et transfiguration* de 1980 et 1982 : la seconde oeuvre prémonition de la fin ? ; *Ainsi parlait Zarathoustra* et *Don Juan* de 1983 ; *Une vie de héros*, 1985 ; les *Quatre derniers lieder* et scènes de *Capriccio* avec Anna Tomowa-Sintow en 1985 ; *Don Quichotte* et *Till l'Espiègle* en 1986) : plus qu'une déclaration, un véritable hymne d'amour fervent pour celui qui incarne en pleine bourrasque nazie, le chant de l'art souverain. Une manière de se racheter de la part d'un Karajan qui eut toujours beaucoup de difficultés à

justifier sa position discutable à l'époque du régime hitlérien...

Ajoutons enfin, tels d'autres cycles d'accomplissements irrésistibles : **Johann Strauss II et Tchaïkovski** (quasi intégrale des Symphonies, concrètement les 3 derniers opus : la première réenregistrée dans les 90's : 6ème Pathétique, bouleversante et si esthétique (avec le Wiener Phil., janvier 1984 à laquelle suivent dans la foulée et avec le même orchestre, les 5 et 4), sans omettre son cher *Casse-noisette* de septembre 1982.

Grand amateur de musique française, Karajan enregistre Offenbach (ouvertures diverses dont *La Belle Hélène* et *Les Contes d'Hoffmann*, Berliner Phil., juin et septembre 1980), Saint-Saëns (Symphonie n°3 avec orgue avec Pierre Cochereau comme soliste, Berliner Phil. septembre 1981), Bizet (*L'Arlésienne* Suites 1 et 2, *Carmen* Suite 1, Berliner Philh., février 1984), enfin, conclusion impressionniste et symboliste, un programme **Debussy et Ravel** avec toujours les berlinois en décembre 1985 (*La Mer*, *Prélude à l'après-midi d'un faune*, *Pavane pour une infante défunte*, *Daphnis et Chloé*, fragments symphoniques n°2)...

Notre tour d'horizon, ne serait pas honnête sans mentionner aussi les rares mais prometteuses incursions chez **Sibelius** (aucune symphonie hélas mais au début de l'année 1982 : la Suite intégrale *Pelléas et Mélisande* opus 46, puis un second programme comprenant *Finlandia*, *le cygne de Tuonela*, *la Valse triste* et *Tapiola*, février 1984 avec le Berliner Phil.), **Grieg** (**Peer Gynt** Suite 1 et 2, février 1982) ; Nielsen (Symphonie n°4 *l'inextinguible*, février 1981), Chostakovitch (Symphonie n°10, février 1981), Holst (le fameux concert de janvier 1981 dédié aux *Planètes*).



Karajan savaient diriger et porter jusqu'à leurs point de fusion et d'embrasement ultimes, musiciens, choristes et solistes : c'est pourquoi **les grandes messe ou oratorios** restent le second point thématique important du coffret, la majorité réalisée avec ses chères équipes viennoises : d'abord **La Création de Haydn**, d'un souffle épique irrésistible (le sens des respirations ciselant chaque portée

suggestive et évocatoires de la partition orchestrale : écoutez le début de l'oratorio et l'évocation de l'origine du monde : Edith Mathis bouleversante ; Francesco Araiza un peu droit ; José van Dam, fidèle parmi les fidèles, capté au festival de Salzbourg en août 1982... puis **Ein Deutsches Requiem de Brahms** (Hendricks / Van Dam, en mai 1983 avec les effectifs viennois et non pas berlinois) : la **Messa da requiem de Verdi** (Tomowa Sintow, Baltsa, Carreras, Van Dam, avec également le Wiener Philharmoniker en juin 1984) ; la fameuse **Messe pour le pape Jean-Paul II de mai 1985** avec l'impossible réverbération de Saint-Pierre mais l'irradiante Kathleen Battle (entre autres, dans l'agnus Dei de la Messe du Couronnement puis le motet Ave verum K618) et toujours le Wiener Philharmoniker ; la déjà citée Missa solemnis de Beethoven en septembre 1985 (avec le Berliner Phil) ; **Requiem de Mozart** en mai 1986 (Tomowa-Sintow, Müller-Molinari, Cole, Burchuladze, Wiener Phil.) ;

Mentor, Karajan a toujours su repérer les talents atypiques, les personnalités artistiques les plus passionnantes de son époque, solistes pour la plupart qu'il sait inviter dans des programmes cousus mains : ainsi, les grands concertistes élus par le Maître occupent aux aussi le haut de l'affiche : tels entre autres : en septembre 1981 (**Krystian Zimerman** au piano dans un programme Schumann et Grieg (d'une absolu musicalité)

; Concerto pour violon de Tchaïkovski avec **Anne-Sophie Mutter** (Wiener Phil., festival de Salzbourg, août 1988) ; Concerto pour piano n°1 du même Tchaïkovski (avec le tout jeune **Yevgeny Kissin**, avec le Berliner en décembre 1988)

Le chef lyrique fait défaut ici, logiquement s'agissant de son legs symphonique, mais les amateurs pourront mesurer la fièvre intérieure qui porte le maestro opératique chez Wagner par exemple, dans deux programmes thématiques : le premier en février 1984 regroupant quelques ouvertures d'opéras (Tannhäuser, et en plus la Bacchanale si dyonisiaque ; Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg ; Tristan und Isolde) ; puis le récital lyrique avec **Jessye Norman, bouleversante Isolde, expirante salvatrice** du Liebestod (festival de Salzbourg, août 1987).



Et si l'on devait pour l'éternité, choisir un programme rétablissant l'infinie sensibilité d'un chef tant décrié pour sa posture prohitlérienne, cela serait le **Concert du Nouvel An viennois 1987** où outre le raffinement et l'élégance de la baguette dans les standards signés Johann Strauss II (le *Beau Danube Bleu*, la valse de l'Empereur, l'ouverture de La Chauve souris seule vraie alternative à Carlos Kleiber -), Karajan au terme de sa carrière entonne l'hymne au printemps : **Frühlingsstimmen**, ou voix du printemps, avec l'ineffable soprano diamantin de **Kathleen Battle**. Coffret événement, d'une indiscutable valeur. Et donc un cadeau idéal pour Noël 2014. Evidemment **CLIC de classiquenews de décembre 2014**.



Karajan 1980s. Intégrale des enregistrements symphoniques Deutsche Grammophon d'Herbert von Karajan entre 1980 et 1989. 78 cd Deutsche Grammophon. Herbert von Karajan : The complete 1980s orchestral recordings on Deutsche Grammophon. Le livret comprend un témoignage de la violoniste Anne-Sophie Mutter et quelques extraits des Mémoires de Günther Breest, producteur de Karajan dans la période

concernée (1980-1989), en anglais, allemand, japonais.
[Consultez le tracklisting complet du coffret sur le site de Deutsche Grammophon.](#)

**Compte rendu, opéra.
Versailles. Opéra Royal, le
26 novembre 2014. Johann
Adolph Hasse (1699-1783) :
Siroé, Rè di Persia, Opéra
seria en trois actes. Livret
de Métastase. Créée au Teatro
Mavezzi à Bologne, le 2 mai
1733. Première en France
d'une nouvelle
production. Avec : Siroé, Max
Emanuel
Cencic ; Laodice, Julia
Lezhneva ; Medarse, Mary-**

Ellen Nesi ; Cosroe, Juan Sancho ; Arasse, Laureen Snouffer ; Emira, Roxana Constantinescu; Mise en scène, Max Emanuel Cencic. Décors, Bruno de Lavenère. Lumières, David Debrinay ; Video, Etienne Guiol. Armonia Atenea ; George Petrou, direction.

Après Faramondo de Haendel en 2009 et Artaserse de Vinci en 2012, c'est avec un opéra de Hasse que Max Emanuel Cencic nous revient. Si le CD en est sorti à la rentrée, unanimement salué par la critique et un réel succès auprès du public, sa création scénique en première à l'Opéra Royal de Versailles était très attendue. Cependant la distribution en est légèrement différente, Franco Fagioli n'étant pas libre pour l'occasion... elle n'en a pas moins été la plus belle surprise de la soirée, nous offrant de belles découvertes et confirmant des talents que l'on a retrouvés avec un réel plaisir. En cette période particulièrement morose, le rêve d'une Perse chatoyante, ne pouvait que faire venir un public nombreux jusqu'à la ville royale en quête de bijoux lyriques et de



nuits enchantées. Siroé, Re di Persia de Johann Adolph Hasse, est un petit bijou qui bénéficie d'un livret de Métastase offrant des niveaux de lecture des plus riches.

Siroe : joyau lyrique

Créé en 1733 à Bologne, le succès de sa création, ne lui épargna pourtant pas une disparition complète, totalement injuste, de la scène depuis la fin du XVIIIe siècle. Ici le nombre de personnages en est réduit, six au total. Drame filiale et amours contrariés en sont les fils conducteurs qui permettent de créer des situations dramatiques et psychologiques des plus intéressantes. Cosroé, roi vieillissant, doit se choisir un héritier. Il a deux fils, Siroé et Medarse. Le premier est le plus légitime mais en conflit avec son père, car il est éperdument amoureux d'Emira, la fille d'un ennemi qu'a assassiné Cosroé de ses propres mains. Il choisit donc Medarse, le plus jeune, un jeune homme envieux, épris de pouvoir, mais en apparence fidèle et soumis à ce père autoritaire. Siroé va donc devoir traverser un certain nombre d'épreuves – politiques et amoureuses- avant de pouvoir exercer le pouvoir qui lui revient. Car sa loyauté est également mise en cause par la maîtresse de Cosroé, Loadice qui vient par la passion qu'elle voue au jeune homme, encore creuser le fossé entre les deux hommes. Aidé d'un seul ami fidèle, Arasse, Siroé parvient à déjouer les complots montés par son frère et Loadice, enfin rétablir l'harmonie dans le lieto fine.

Si pour sa première mise en scène Max Emanuel Cencic ne

réussit pas un sans – faute, il parvient toutefois à faire naître l'enchantement tant attendu. Les merveilleux décors – faits de moucharabiehs mobiles aux magiques arabesques – et les costumes luxuriants, de Bruno de Levenère, lui permettent de suggérer un onirisme proche des miniatures persanes qu'il évoque dans le programme. Les superbes lumières de David Debrinay dessinent des fleurs et des calligraphies qui nous enchantent.

Malheureusement, l'abus de vidéos efface le côté tragique et émotionnel dans la scène de la prison. Tout comme le côté sur joué de certaines scènes, accentue plutôt un côté comique assez surprenant ici. On peut également aussi regretter des références à la franc-maçonnerie qui n'ont pas forcément leur place chez Metastase. Mais ce ne sont pas ces quelques détails qui auront gâché notre soirée, d'autant plus que doué de multiples talents, Max Emanuel Cencic a donc réuni autour de lui une magnifique distribution.

Juan Sancho dans le rôle du père rongé par le doute et les remords inavouables, campe un Cosroé tragique. Tandis que **Mary-Ellen Nesi** est un Medarse versatile et arrogant qui progressivement tout comme son frère d'ailleurs, gagne en maturité. La voix est parfaitement projetée et le plaisir jubilatoire de jouer le rôle du méchant est manifeste. **Lauren Snouffer et Roxana Constantinescu**, respectivement Arasse, l'ami fidèle de Siroé et Emira, l'amante qui souhaite tant faire porter à Siroé le poids de sa vengeance, sont de magnifiques révélations. La première nous éblouit par la pureté de son timbre et des vocalises cristallines, tandis que le timbre suave et fruité de la seconde nous ensorcelle. **Julia Lezhneva** fait de sa Loadice, une peste diablement séduisante. Sa virtuosité exceptionnelle dans des vocalises d'une beauté arachnéenne, lui valent une véritable ovation à la fin de son troisième air. Enfin à tout seigneur, tout honneur, le timbre de **Max Emanuel Cencic** aux graves d'une sensualité troublante, sa technique impeccable et sa présence scénique, font de son

Siroé un personnage particulièrement attachant et séduisant.

La direction énergique et dramatique de **George Petrou** insuffle à l'ensemble Armonia Atenea une belle vitalité, même si l'on aimerait percevoir un peu plus de couleurs dans les récitatifs.

Grâce soit rendue à Max Emanuel Cencic et à tous ceux qui lui ont permis de porter ce nouveau programme jusqu'à son accomplissement et tout particulièrement aux dirigeants de Château de Versailles Spectacles, car on ne pouvait rêver lieu plus envoûtant que l'Opéra Royal pour une première française.

Versailles. Opéra Royal, le 26 novembre 2014. Johann Adolph Hasse (1699-1783) : Siroé, Rè di Persia, Opéra seria en trois actes. Livret de Métastase. Créée au Teatro Mavezzi à Bologne, le 2 mai 1733. Première en France d'une nouvelle production. Avec : Siroé, Max Emanuel Cencic ; Laodice, Julia Lezhneva ; Medarse, Mary-Ellen Nesi ; Cosroe, Juan Sancho ; Arasse, Laureen Snouffer ; Emira, Roxana Constantinescu; Mise en scène, Max Emanuel Cencic. Décors, Bruno de Lavenère. Lumières, David Debrinay ; Video, Etienne Guiol. Armonia Atenea ; George Petrou, direction.

Approfondir : LIRE [notre critique complète du coffret DECCA : Siroe de Hasse par Max Emanuel Cencic](#)

CD. Handel : Music for Queen Caroline (1 cd Les Arts Florissants, William Christie, 2013)

CD. Handel : Music for Queen Caroline (1 cd Les Arts Florissants, William Christie, 2013). *Pour son second disque Handel édité sous son propre label discographique, William Christie grand spécialiste de Handel, dévoile un cycle d'une sincérité inédite à laquelle le chef fondateur des Arts Florissants apporte son expérience des oratorios et des opéras. Ici le geste n'a jamais semblé plus économe, fin, mesuré ; il articule le sens et les images du sublime texte des Funérailles de la Souveraine décédée en 1737 (Funeral Anthem for Queen Caroline HWV 264) en un travail subtil et profond sur la prosodie et la déclamation, littéralement prodigieux : il témoigne aussi avec une sincérité inédite, de l'amitié exceptionnelle qui unissait le musicien à sa protectrice la Reine Caroline.*



De prime abord, le coloris particulier de l'orchestre se distingue dès le début du HWV 260 *Coronation Anthem* pour le roi Georges II) : mélange habile de raffinement pastoral et majestueux (William Christie dose astucieusement hautbois et trompettes) créant le cadre d'une cérémonie de réjouissance qu'aucune entrave malgré le décorum requis, ne vient alourdir ni emplomber : c'est solennel sans être compassé ; vivant et naturel mais toujours recueilli. Le chœur est d'une cohérence festive et affûtée, à l'articulation souple, naturelle et lumineuse, celle des Arts Florissants, référence chez Handel

depuis 30 ans à présent, grâce à la ferveur de leur chef fondateur William Christie. Ferveur attendrie de vrais bergers presque alanguis du 2 (*Exceeding glad shall he be of thy salvation...*) : en fait ce sont les croyants sereins, presque transfigurés par la grâce qui leur est faite par l'obtention de leur salut : tout tend ici vers la lumière croissante (et l'élévation d'une bienheureuse humanité resplendissante de joie partagée, celle du couronnement d'un être irradié lui aussi par la bienveillance du Seigneur). » Bill » révèle ce génie poétique de Handel capable de transformer un événement dynastique en exaltation poétique, en cohésion fraternelle et fervente dont la sincérité nous touche immédiatement.

Plus cérémoniel encore sur le papier, le **Te Deum HWV 280** auquel William Christie sait pourtant préserver l'enveloppe intimiste et remarquablement individualisée de l'expression.

La Reine Caroline (Queen Caroline, Caroline d'Ansbach) ne fut pas seulement une protectrice avisée, au goût sûr, bienveillante pour le compositeur officiel d'alors : Handel. Elle fut surtout une proche et une amie, relation exceptionnelle qui relie l'artiste et le politique en un regard commun, une sensibilité singulière et profonde, vécue en miroir par deux âmes esthètes et exigeantes. Le programme de ce disque nous dit cette entente remarquable qui renforce la qualité de la souveraine, femme de goût et de lettres, à la sensibilité rare qui entretient une correspondance avec Leibniz... Evidemment Handel devait beaucoup l'admirer.



Cela s'entend évidemment dans les pièces rassemblées par William Christie dans ce second disque Handel ([le précédent *Belshazzar* avait même inauguré la collection discographique nouvelle, coffret *Belshazzar* 2012, également « CLIC de *classiquenews*](#)). Ici les qualités du continuo fervent et d'une souplesse élégante se distingue spécifiquement (second épisode du *Te Deum* où le clair ténor de **Sean Clayton** et la basse de **Lisandro Abadie** articulent l'hymne admiratif du texte pour le

Christ). Ce Te Deum déploie à l'orchestre un tapis instrumental subtilement caractérisé où chaque voix soliste s'inscrit avec la précision et l'éclat d'une gemme : William Christie en fait une châsse brillante par le raffinement de son travail d'orfèvrerie. L'ensemble éblouit par sa lumière intérieure partagée par les 3 solistes masculins, le chœur et surtout l'orchestre d'une vivacité attendrie, majestueuse, éclatante. Événement politique oblige, le Te Deum est un acte collectif où la prière individuelle qui s'incarne dans la voix des solistes exprime surtout la ferveur tendre des commanditaires (très belle prière de *Vouchsafe O Lord...* dont le timbre pur et inspiré du contre ténor **Tim Mead** semble concentrer le sentiment de béatitude intime). Là encore un hommage rendu par Haendel à ses patrons, à sa remarquable protectrice Caroline.

Sincérité du Handel funèbre...

Le clou du programme demeure évidemment, l'instant d'ample déploration funèbre du **Funeral Anthem pour la Reine Caroline (HWV 264)** : la retenue et le recueillement intérieur distillés par le fondateur des Arts Florissants soulignent la profondeur accablée de la partition handélienne. Tout y est subtilement énoncé au diapason de la pudeur et d'un sentiment sincèrement recueilli, celui d'un musicien qui a perdu son *amie*. L'excellente prise de son, restituant et la résonance de l'église et la précision fruitée et ronde des instruments accordés aux voix du chœur, renforce l'impact émotionnel de cette spectaculaire réflexion sur le mort. C'est un *momento mori* traversé de visions hautement théâtrales propre à

l'esthétique baroque, mais aussi enrichi de sublimes et fulgurants accents émotionnels. La prouesse des choristes n'est pas mince : les spectateurs auditeurs des concerts de la tournée (dont la salle Pleyel en novembre 2013) ont pu le mesurer jusque dans le placement des chanteurs : Bill mélange chaque voix, décroissant le son par pupitre, opérant un scintillement inédit des timbres où chaque chanteur défend sa partie en soliste.

✖ **Un travail prodigieux sur l'articulation et la projection du texte choral.** L'individualisation et la cohésion font la force de cette lecture, à la fois lamentation collective et acte de tendresse personnelle. La grandeur et la sincérité s'y déploient avec une grâce et une plénitude peu commune (section finale du chœur initial *The ways of Zion do mourn...* où pèse le ressentiment partagé du deuil sur le mot « *sikh* / soupire »). Le refrain choral « *How are the mighty fall'n!* » énoncé à trois reprises (et à chaque fois de façon différente) comme un motif obsessionnel et terrifiant, incarne comme un cri à peine couvert, l'effroi de la mort : voix éperdues, démunies auxquelles répondent les cordes amères et comme paniquées (quel art de la part de William Christie) ; deux registres se côtoient alors : la volonté de recul face à la douleur profonde (solennité et grandeur du premier chœur), et le désespoir franc, immaîtrisé (expression sans masque d'un deuil atroce) : soit l'équivalent du transi et du gisant légués par la statuaire de la Renaissance. Les textes intercalés regrettent la noblesse de celle qui est trépassée, brossant un portrait d'une douceur inédite jusque là pour une musique funèbre (page 15 : *When the ear heard her...*) ; autant de pudeur évocatrice ne peut s'expliquer sans l'attachement du compositeur à sa protectrice. L'enchaînement avec le chœur de déploration n'en est que plus violent. Le geste du chef et la réalisation des interprètes produisent une fresque saisissante par son humanité, sa retenue, son élégance, tout en soulignant la progression ténue du plan poétique : solennité, affliction désespérée puis dithyrambe attendri, enfin béatitude et

apothéose pour la défunte Caroline.

Jouant constamment entre la grandeur et la sincérité, l'effroi et la pudeur, William Christie réussit le dramatisme et la profondeur d'un programme qu'on aurait estimé de l'extérieur : cérémoniel et convenu. Il n'en est rien grâce à l'approfondissement très fin d'un chef articulé, véritable alchimiste du verbe déclamatif, introspectif, murmuré (raffinement ciselé de la coupe linguistique et du continuo enveloppant de l'épisode – plage 19-, où tout bascule de l'affliction à la certitude nouvelle et lumineuse : *The righteous shall be had / Le juste sera tenu...*). Alors se dessine concrètement l'éclat de l'apothéose (*And the wise shall shine...*). William Christie confirme indiscutablement ses affinités avec les champs handéliens, sachant toujours préserver la justesse du geste, la profondeur et la cohérence de l'intonation dans une musique qui sans lui, sonnerait ailleurs creuse et grandiloquente (dernier soupir murmuré de la conclusion conçue comme une dernière nouvelle aurore plutôt qu'une célébration appuyée). Soulignons l'excellence des choristes des Arts Florissants, cœur ardent, à l'intensité collective d'une bouleversante sincérité. Voilà une maîtrise et une maturité grâce auxquelles ce Handel aussi juste partage avec son contemporain JS Bach, la même profondeur, une même irrésistible vérité.

Handel : Music for Queen Caroline. The King shall rejoice, Coronation anthem HWV 260. Te Deum in D Major « Queen Caroline », HWV 280. The Ways of Zion Do Mourn « Funeral Anthem for Queen Caroline », HWV 264. Tim Mead, Sean Clayton, Lisandro Abadie. Les Arts Florissants. William Christie, direction. Durée : 1h12mn. Enregistré à Paris, en novembre 2013. 1 cd Les Arts Florissants, William Christie Éditions.

Durée 1h12mn.

✘ ***Au concert / At the concert...*** Un texte inédit par Douglas Kennedy. Comme à son habitude, le nouveau label de William Christie édite aussi en complément du cd, une nouvelle inédite commandée à un écrivain. Avec *Music for Queen Caroline*, l'éditeur publie en un livret spécifique **Au concert de Douglas Kennedy** : à New York, une américaine et son compagnon assiste au concert des Arts Florissants (même programme que le cd). L'héroïne de ce court texte remarquablement écrit, évoque sa vie, ses relations amoureuses, sa situation intime, ses parents dont le souvenir se confond avec la musique funèbre de Haendel. Passionnant. L'un des meilleurs textes édités aux côtés de ceux précédents signés [René de Ceccaty](#) (CD « Mantova » : Livres IV,V,VI de Monteverdi), [Jean Echenoz \(A Babylone – Belshazzar de Handel\)](#)...